

Delphine HORVILLEUR
REFLEXIONS SUR LA QUESTION ANTISEMITE
GRASSET, Paris, 2019

Voici un livre qui tente de répondre à la question « qu'est-ce qui définit le juif ? »... Et la réponse est... qu'il n'y a (surtout) pas de réponse !

Personnellement, je n'en avais trouvée aucune : ni la race, ni la religion, ni une langue unique ne font référence... j'en étais venu à définir cette identité comme un « complexe », étymologiquement, c'est-à-dire « ce qui est tissé ensemble », des éléments contradictoires indissolublement unis . Un complexe qui rejoint, en partie, l'idée de Sartre qui définit le juif par l'antisémitisme, le regard extérieur de l'ennemi qui structure l'intérieur d'une identité.

Pour Delphine HORVILLEUR, femme (et) rabbin, c'est justement ce refus d'une identité pleine et entière qui définirait la judaïté. L'hébreu, depuis Abraham, c'est d'abord celui qui ne se définit pas par la terre d'où il vient, un lieu de naissance, une nation, mais au contraire par l'exil, la territorialisation. De plus, le juif représenterait l'impossible unité de l'être, la faille irrémédiable en chacun de nous. Il peut alors symboliser les opposés : il est ce qui domine et ce qui est inférieur, ce qui est puissance et impuissance, richesse incommensurable et misère suprême. Au fond, il peut être tout ce qu'on ne peut pas, ne veut pas reconnaître en soi tout autant que tout ce qu'on n'a pas. Il se propose donc volontiers comme porteur en même temps de l'envie et de la détestation.

Histoire et mythes

Si certains des points de repère qu'elle utilise me semblent historiquement critiquables, comme le supposé non prosélytisme judaïque¹, ou la destruction du temple comme élément fondateur (mythique mais pas historique), le lecteur ignorant ou oublieux de l'histoire biblique découvrira toute la complexité de ce récit, de ces récits.

Mais des questions restent en suspens :

- En quoi la dépossession d'Ésaü par son jumeau Jacob de l'héritage promis par son père, grâce au célèbre plat de lentilles et à un travestissement ourdi avec la complicité de leur mère, est-il juste ? La tradition rabbinique a certainement une réponse, mais je ne la connais pas, et elle doit être certainement tirée par les papillotes...
- Comment distinguer, entre les descendants des douze tribus et les enfants de même sang celles et ceux qui deviennent des juifs et celles et ceux qui, semble-t-il, ne le sont pas ?
- Et aujourd'hui, comment (ré)concilier la vision d'un droit d'exister à l'État d'Israël, l'exclusion des palestiniens, et la « fonction » de non-unité et de non territorialité qui seraient le propre de la judaïté ?

La place du féminin

Le repère paradigmatique de toute différence, de toute incomplétude, c'est le sexe. Cette « coupure » (une des étymologies du mot le fait venir de *secare*, couper) de l'humanité en deux renvoie chaque sexe à son incomplétude, et à son ignorance définitive de ce qui est réellement vécu par son complémentaire. Et le suprême pouvoir de la femme de donner naissance a

¹ qui ne daterait en réalité que de l'adoption par l'Empire romain du christianisme comme religion officielle. Cf Shlomo SAND. *Comment le peuple juif fut inventé*. Lecture n°88

Delphine HORVILLEUR
REFLEXIONS SUR LA QUESTION ANTISEMITE
GRASSET, Paris, 2019

souvent été compris comme envié par l'homme. Cette envie de grossesse, bien plus réaliste que l'envie du pénis prêtée aux femmes par Freud, serait une des racines profondes du machisme arrogant et brutal qui renverse ainsi ce privilège insupportable en infériorité.

Pour Delphine HORVILLEUR, le juif représenterait ce féminin à la fois envié et haï, qu'il aurait choisi d'incarner face à la virilité en particulier romaine. Il est alors le symbole rappelant cette incomplétude fondamentale, cette faille irrémédiable. Mais notre rabbin n'explique pas pourquoi le peuple juif s'attribue, via un appel de Dieu, ce rôle de donneur de leçon, ni ce que ce rappel, somme toute assez banal et universel, risque d'engendrer en retour. De plus, la communauté juive existait avant l'Empire romain, et je ne suis pas certain que les grecs avaient la même conception de la virilité que les romains, ou que les égyptiens, ou que les populations variées de l'Orient polythéiste... Une autre piste pour comprendre l'antisémitisme nous est proposée par la tradition talmudique : Amalek, le petit-fils d'Esäü, serait le fruit d'un inceste père (Elifaz, fils d'Esäü) -fille (Timna). Et cette lignée « endommagée », et rejetée, aurait en héritage cette haine pour les descendants de Jacob... un antisémitisme intrafamilial en quelque sorte...

Comme tous les phénomènes complexes, aucune « explication » n'épuise le sujet, et ne répond à la persistance du phénomène antisémitisme. Je ne suis pas certain que la proposition qui nous est faite « *le juif est celui qui représente ou qui rappelle la fracture dont un groupe s' imagine qu'il pourra se passer* » (p145) justifie ou explique tant de haine depuis tant de siècles. Ni que ce soit le rappel d'un féminin insupportable. D'autant qu'il ne me semble pas que, chez les juifs les plus orthodoxes en tout cas, les femmes soient particulièrement bien traitées !

Jacques DERRIDA est souvent cité. Des citations choisies qui me le déconstruiraient presque sympathique. Comme ce « *Nous est toujours le dit d'un seul (...) c'est toujours moi qui dit « nous », c'est toujours un « je » qui énonce « nous »...* » (p 144). Par contre, je retournerai volontiers la citation placée en ouverture du livre « *L'incertitude de la compréhension permet d'éviter le piège de l'idolâtrie* » en « *l'idolâtrie de l'incertitude (= la déconstruction) ne permet pas d'éviter le piège de la compréhension* »...

Delphine HORVILLEUR nous dit en fin d'ouvrage « *mais s'il me fallait dire ce qui constitue l'essence authentique de ma judéité, son noyau dur libre de toute contingence historique, je serai bien en peine pour le définir. Et cet indicible est peut-être la meilleure définition que je puisse en donner.* » (p154) Mais n'est-ce pas le problème de chacun, et n'est-ce pas là la réponse que l'on devrait donner à chaque fois que quelqu'un nous demande « qui es-tu ? ». Peut-être suis-je juif, sans le savoir, et sans être reconnu par la communauté ! C'est toujours un autre qui, de l'extérieur, nous définira en oubliant qu'être c'est devenir, c'est-à-dire n'être pas encore, pas tout à fait, pas vraiment, pas complètement. Chacun de nous a besoin de (croire) savoir qui est l'autre, sinon, le monde devient incertain et dangereux, tout en sachant que, en ce qui le concerne, il n'en sait rien véritablement, cela reste à découvrir en le construisant.